

## La leçon d'histoire d'Agnès Thurnauer

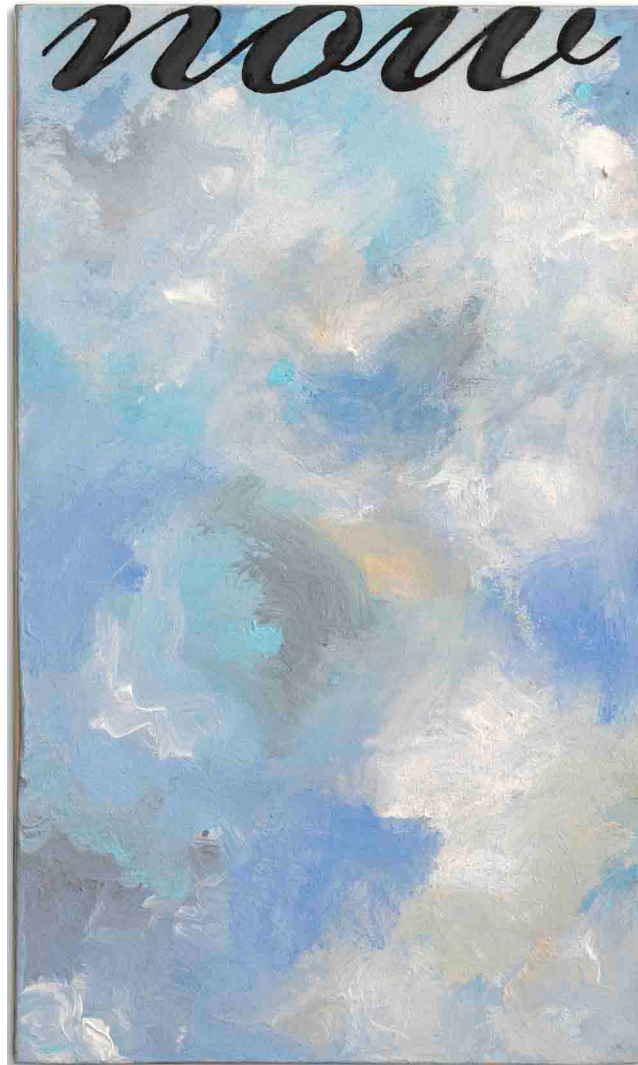
Le Musée Cognacq-Jay met en regard des œuvres de l'artiste et d'autres du XVIII<sup>e</sup> siècle

L'idée paraissait étrange : proposer à Agnès Thurnauer d'exposer dans le Musée Cognacq-Jay à Paris, tout entier consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle français - peinture, sculpture et arts mobiliers. Il semblait douteux que des correspondances puissent s'établir entre la peinture et la sculpture de l'artiste contemporaine, souvent abstraites et, plus souvent encore, fondées sur les mots, et Boucher (1703-1730) et Fragonard (1732-1806). Or c'est ce qui se passe : les œuvres de Thurnauer, accrochées à proximité immédiate de celles du temps de Louis XV et Louis XVI, leur font écho et les font voir autrement que d'ordinaire. Elles attirent le regard et la réflexion sur des points qui, sans elles, risqueraient de passer inaperçus. C'est le cas, dès le début, avec une salle longue et étroite au fond de laquelle est un paysage vénitien de Canaletto (1697-1768) exécuté vers 1730 avec tout ce qu'il faut de façades au soleil et de gondoles sur le canal de Santa Chiara. Autant dire un Canaletto de série, conforme aux attentes des amateurs du védutiste. Mais il y a au-dessus de la ville le ciel, qui occupe près de la moitié de la toile et, dans ce ciel d'un azur pâle, des nuages blancs. Ces derniers relèvent de l'improvisation du peintre. Ses gestes ont déterminé leur taille, leur forme, leur densité. Ils sont, dans

### Féminité au siècle des Lumières

Thurnauer a donc placé sur l'un des murs du corridor une suite de petites toiles, anciennes ou de l'année 2025, toutes conçues de la même façon : des nuées, fluides ou denses. Elles portent, le long du bord supérieur, le mot, *now* (« maintenant »). En effet, ces vues célestes semblent des instantanés saisis à la volée par la fenêtre, ici et maintenant, alors que ce sont d'abord des exercices picturaux. Leur supposé réalisme est fictif et trompeur. Le rappler est légèrement narquois.

Les artifices du paysagisme ne sont cependant pas le motif central de l'exposition. Thurnauer, qui est maintes fois déjà intervenue sur le sujet, a vite perçu que les collections de Cognacq-Jay lui proposaient de revenir à la question de la présence féminine, cette fois dans les arts et la société du siècle des Lumières. L'un des modes de cette présence, est, comme on s'y attend, le nu érotique. L'Odalisque de Boucher de



« Prédelle (Now #11) » (2014), d'Agnès Thurnauer.  
FLORIAN KLEINFENN/AGNÈS THURNAUER/MICHEL REIN/ADAGP, PARIS, 2025

1743, couchée sur le ventre sur un sofa environné d'étoffes luxueuses, fesses nues et jambes écartées, en est l'archétype, à succéder comme le suggère une copie à la gouache exécutée quelques années plus tard par un imitateur. Thurnauer y réplique par une grande toile, nu féminin debout de dos, plutôt à la Manet qu'à la Boucher. Du haut en bas de l'œuvre, masquant en partie le corps, se suivent des lignes de mots en vert cru : le vocabulaire de l'histoire de l'art, dans l'ordre alphabétique. Par exemple « huile icône image laque ». D'autres mots, dont l'affirmation « je peins », dansent dans un remarquable triptyque en grisaille dans la

même salle. Un peu plus loin, à proximité d'un Fragonard licencieux, trois grandes figures se déploient dessinées aux crayons de couleur, seins nus, dans des positions et selon des angles qui rappellent ceux qu'ont tant exploités photographie et cinéma. Ainsi est rappelée cette évidence qui continue à déplaire : très longtemps, la femme, nue de préférence, ne pouvait être que le modèle et non l'artiste.

Or, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'Empire, cette situation connaît des exceptions : des femmes peintres qui accèdent à une célébrité européenne – Angelica Kauffmann (1741-1807), qui travaille un

peu partout en Europe, Elisabeth Vigée Le Brun (1755-1842) et Adélaïde Labille-Guiard (1749-1803) reçues toutes deux à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1783 malgré l'opposition de leurs confrères. Quelques-unes de leurs œuvres sont dans l'exposition, ainsi qu'une Bacchante de Kauffmann, et démontrent qu'elles ne sont en rien moins talentueuses que leurs contemporains.

### Hommage à Emilie de Breteuil

Mais la réflexion déborde le champ de la peinture : le long d'une galerie alternent des portraits de dames écrivant, lisant ou jouant d'un instrument de musique et des diptyques de petit format que Thurnauer nomme ses Prédelles. Dans toutes, le motif crayonné et peint, abstrait ou figuratif, va de pair avec un mot, et ce mot renvoie à l'écriture, la poésie ou la philosophie en écho aux tableaux.

L'héroïne de cet hommage est Emilie de Breteuil, marquise du Châtelet (1706-1749), mathématicienne et physicienne, autrice des Institutions de physique, traductrice de Newton, commentatrice de Locke et de Leibniz, qui eut Fontenelle pour professeur et Voltaire pour amant. Deux toiles la montrent avec compas, schémas géométriques devant elle et sphère armillaire (instrument anciennement employé en astronomie pour modéliser la sphère céleste) dans son dos. Thurnauer aime à rappeler ce que Voltaire écrivit à sa mort : « J'ai perdu un ami de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme. » Alors que les doctrines les plus réactionnaires se font entendre de plus en fort, il est bienvenu que ces faits soient remis en mémoire par une artiste rigoureuse et précise. De ce point de vue aussi, son exposition tombe juste.

Philippe Dagen

Correspondances, Musée Cognacq-Jay, 8, rue Elzévir, Paris 3<sup>e</sup>. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures. Entrée de 9 à 11 €. Jusqu'au 6 février.